

ensuite parce qu'elle n'est pas fâchée de quitter le fauteuil bossu qui la fait tant souffrir.

Le mari est à peine posé sur son nouveau siège qu'il se relève subitement.

—Qu'as-tu, mon loulou ? demande Cunégonde.

—Je crois que je viens de m'asseoir sur ta lorgnette oubliée dans la stalle.

—Mais non, c'est la bosse du fauteuil que tu sens... Ce siège manque un peu de confortable, n'est-ce pas ? Tu dois avoir un côté qui porte à faux ?

—Oui, mais je vais me caler, dit le vermicellier d'un air capable.

Il tire un magnifique foulard de sa poche, il le roule d'abord en long, puis il le tresse en rond et en fait une de ces couronnes dont se servent ceux qui portent des fardeaux sur la tête.

Il l'insinue alors sous la forte portion de son individu qui est à faux, puis il pousse un petit cri de triomphe.

—Es-tu mieux ? demande son épouse.

—J'attendrais ainsi la fin du monde.

A cet instant mademoiselle de Veausalé reparait. Les spectateurs, placés derrière les époux Ribolard, ayant quitté leurs stalles pour aller flâner dans les couloirs, l'institutrice peut donc se glisser entre les deux rangs de fauteuils et venir souffler bien bas au ménage :

—Tout est convenu avec ces messieurs. Ponce dans le gilet et réponse du mouchoir ; ils sont placés au premier rang des fauteuils d'orchestre, juste en face de la contre-basse. Votre futur gendre est blond, avec un nez à la Roxelante ; il est petit, et gras d'un dodu de bon goût.

—Est-ce que M. le duc de Croustafior est ce grand monsieur maigre, et si distingué de manières, que je vois là-bas, debout devant sa stalle et s'apprêtant à prendre une prise dans un cornet en papier ? demande Cunégonde.

Paméla jette un regard sur l'orchestre.

—Non, dit-elle, le duc et son neveu ne sont pas encore rentrés. Celui que vous voyez est sans doute quelque spectateur voisin qui sera venu se mettre là pendant l'entr'acte pour examiner la salle.

—Il a aussi l'air bien comme il faut.

La personne que madame Ribolard trouve si distinguée n'est autre que Borax. En voyant sortir les deux étrangers, il les a suivis dans les couloirs, et, quand ils ont rejoint l'institutrice, il a écouté adroitement leur conversation.

—Bon ! se dit-il, je dois les empêcher d'atteindre le dernier entr'acte pour donner ou recevoir le signal.

Il prend aussitôt une contre-marque, sort du théâtre et s'en va chez un épicier voisin acheter dix sous de poivre en poudre.

Au moment où madame Ribolard le trouve si distingué, Borax est en train de répandre son poivre devant les deux stalles des illustres seigneurs.

Enfin les trois coups sont encore frappés, le public regagne ses places et la musique se fait entendre. Comme la première fois MM. de Croustafior et Bonifacio ont attendu le lever du rideau pour faire leur entrée et déranger chacun sur leur trajet.

Quand ils passent devant Borax, celui-ci les examine bien et murmure :

—C'est drôle ! il me semble que j'ai déjà vu ces deux cocos quelques part... surtout celui qui a des favoris qui lui descendent sur le ventre.

L'arrivée tardive des deux nobles excite un mécontentement qui se traduit bientôt par ce cri :

—Assis ! assis ! Passez donc !

Mais ces messieurs ne peuvent ni s'asseoir ni passer. En gagnant leurs places, un des très-longes et flottants favoris de M. de Croustafior vient de se prendre dans la boucle d'oreille d'une dame, qui a poussé un hurlement de douleur en se sentant arracher l'oreille. Le duc, le comte, la dame et son mari cherchent à débarrasser le bijou des boucles frisées du favori, mais cela demande quelques minutes, pendant lesquelles le public beugle toujours :

—Assis ! assis !

Un spectateur fait enfin passer une paire de ciseaux à ongles pour trancher la difficulté.

Bientôt la dame attachée lance un second hurlement, car elle vient de sentir qu'on lui entamait la peau. C'est son époux qui, tellement troublé, est en train de trancher l'oreille de sa femme pour séparer les deux prisonniers, au lieu de songer à couper le favori. Le cri de sa femme le rappelle à des idées plus simples, et bientôt M. de Croustafior peut regagner sa place en abandonnant une forte touffe de son ornement qui reste pendue à l'oreille de la dame.

Les Ribolard ont vu de loin cette mutilation.

Le vermicellier en est tout pâle et murmure :

—Comme le noble duc doit souffrir ; lui, si coquet de sa personne qu'il vient de Monaco à Paris pour se faire tailler les cheveux.

Le calme s'est enfin rétabli, et le public écoute l'acte, qui est le plus important de la pièce. C'est là que se trouve la scène capitale entre l'héroïne et le traître, où dit-on, les acteurs chargés du rôle font crouler la salle entière sous les bravos des assistants.

Bientôt ce moment arrive. Les artistes jouent la scène avec une telle âme que le public enthousiasme se met à claquer des mains et à trépigner avec frénésie.

Comme tout le monde, MM. de Croustafior et Bonifacio ont frappé des pieds avec un acharnement qui soulève les nuages du poivre versé par Borax devant leurs places.

Aussi, après la sortie du traître, quand l'héroïne, restée seule, commence son monologue sentimental pour invoquer une tante qui, du haut des cieux, veille sur son innocence, elle est tout à coup interrompue par les épouvantables éternements de l'illustre duc de Croustafior, auquel le poivre ravage le nez. Il a beau vouloir se retenir, il éternue sans relâche et avec une telle force que c'est à croire que sa tête va se détacher de son corps.

L'actrice est obligée de s'arrêter pour attendre la fin des exercices de ce spectateur qui, à chaque fois, va frapper du crâne dans le dos du musicien placé devant lui.

—A moi, Bonifacio ! crie le duc, entre chaque court instant de répit que lui laissent les éternements.

Mais le comte de Aricoti a bien autre chose à faire que de s'occuper de son oncle. Au lieu du nez, le poivre lui a ravagé les yeux et la gorge. Il râle et il est aveuglé. Il passe son temps à essuyer ses yeux pleurants, qui coulent comme des robinets de fontaine, en même temps qu'il pousse les cris rauques d'un chat qui étouffe. La douleur est si forte qu'il piétine avec rage, ce qui contribue à faire monter de nouveaux nuages de poivre, dont se régalaient ses yeux et le nez de son oncle.

—A la porte, la cabale ! crie toute la salle à ce monsieur qui interrompt la pièce par ses explosions.

Le duc de Croustafior veut résister un instant, mais il lui est impossible de comprimer ses détonations.